

INTRODUCTION



GILLES GORRE ET ANTIGONE MARANGOU

L'étude de la culture matérielle grecque en Thébaine connaît un développement nouveau. Il y a quelques années à peine, personne n'aurait cru que les rares vestiges grecs découverts dans la Vallée thébaine trouveraient un jour une place aussi centrale dans la réflexion historique (Delattre, Heilporn, 2008 ; Ballet, 2012). Aujourd'hui, avec l'avancée des travaux archéologiques et des études récentes conduites dans cette partie de la Haute Égypte, nous disposons d'une documentation variée, allant de la céramique aux monnaies sans oublier l'architecture et son décor¹. Comment interpréter ces éléments matériels ? Témoignages de communautés grecques ou d'origine grecque ayant vécu ou séjourné sur les rives thébaines avant et après la conquête macédonienne² de l'Égypte ? Signes de l'adoption d'éléments de mode de vie grecs³ ? Importations isolées qui ne permettent pas de supposer une évolution majeure de la culture matérielle des communautés locales autour du grand temple à Karnak mais aussi, de manière plus sporadique, sur les sites qui rayonnent autour de Karnak, autant sur la rive est que ouest ?

Ce questionnement est lié à celui de l'enjeu et de l'intérêt d'une Vallée thébaine éloignée du Delta et de l'Arsinoïte, c'est-à-dire de l'Égypte « utile »⁴, aux yeux des Grecs. Cette réalité géographique indéniable fait que la Vallée a pu être considérée comme un « bastion égyptien »⁵ peu perméable à l'influence méditerranéenne. La Vallée se distinguerait donc de la Basse et de la Moyenne Égypte, qui, elles, auraient été exposées précocement à la culture grecque mais aussi à la présence humaine des Grecs⁶.

Trois éléments peuvent expliquer une telle perception :

- le premier, et sans doute le plus évident, est le paysage monumental de la Vallée où prédomine un cadre pharaonique massif et intemporel, comme l'illustre la couverture de ce volume qui montre les vestiges des installations balnéaires grecques sur le parvis du temple d'Amon de Karnak dominées, en arrière-plan, par le premier pylône du temple ;
- le deuxième élément est la relative pauvreté des sources papyrologiques grecques. Une rapide recherche dans les bases de données papyrologiques le montre : la Vallée est plutôt un « parent pauvre » de l'Égypte pour les sources grecques datées d'avant notre ère, surtout si on la compare avec l'Arsinoïte, riche d'environ 6 300 documents contre environ 1 300 pour les documents de l'aire thébaine⁷ et un total de 14 000 documents. Cette pauvreté des sources grecques est d'autant plus frappante que les sources écrites dans les langues égyptiennes sont, elles, nombreuses ;
- un troisième élément est le contexte dans lequel s'inscrit la documentation : celui des temples et des nécropoles égyptiennes. Ce contexte particulier est fortement souligné dans la préface de la publication, en 1995, d'un colloque sur « *Hundred-Gated Thebes* » (Vleeming, 1995) organisé par les universités de Leyde et de Louvain, colloque qui fait référence du fait de la qualité scientifique des articles. Or, ces articles se fondent, en grande majorité, sur les inscriptions



pariétales des temples et des tombes et sur des papyrus issus des archives des prêtres funéraires.

Depuis ce colloque, un certain nombre de nouvelles analyses et de nouvelles données doivent être prises en considération dans l'approche de la présence grecque dans la Vallée⁸. Un postulat, au moins, doit être complètement remis en question : celui d'une résistance organisée contre la présence grecque. Résistance qui connaîtrait son apogée avec la révolte connue sous le nom de « Sécession de la Thébaïde » (205-186 av. J.-C.) et qui aurait été dirigée par l'élite égyptienne locale, le clergé d'Amon. Des études récentes ont montré que ces révoltes ne peuvent être qualifiées de nationalistes, que les prêtres n'en sont pas le moteur (Veisse, 2004, p. 139-154) et que ce qui peut être connu de leur identité montre, au contraire, des liens étroits avec la couronne grecque : à partir de la fin du II^e siècle, les temples sont dirigés par les représentants administratifs et militaires de la couronne (Gorre, 2009, p. 513-556). À ces nouvelles analyses, s'ajoute la nouvelle donne archéologique. Alors que l'éditeur du colloque *Hundred-Gated Thebes* considérait les zones résidentielles de la Vallée comme étant « irrémédiablement perdues⁹ », aujourd'hui nous disposons d'un important matériel qui, soit provient d'un habitat ou de zones d'activités artisanales et administratives qui ont été préservées au sein ou à proximité des *téménè*, soit nous fait connaître un cadre matériel pouvant être relié à la vie quotidienne.

Ce sont ces nouveaux éléments qui justifient l'optique adoptée pour cette journée, à savoir l'étude de la présence grecque dans la vallée à travers la culture matérielle. Cette culture matérielle permet de montrer une présence grecque, celle d'objets importés de Grèce, de reproductions égyptiennes d'objets grecs, voire de Grecs eux-mêmes, là où on l'attendrait le moins : au sein même des temples égyptiens, cette présence amenant à se poser la question des installations profanes au sein des temples égyptiens.

De telles implantations, le plus souvent militaires, sont connues par des inscriptions égyptiennes, avant et après la conquête macédonienne du IV^e s. av. J.-C., qui les dénoncent comme des profanations (Thiers, 1995). Ce n'est qu'à partir du III^e s. apr. J.-C. que l'utilisation des *téménè* comme camps par l'armée romaine devient la norme¹⁰. Des études archéologiques récentes montrent cependant une évolution de l'usage de l'espace sacré pour certains *téménè* de Basse et Moyenne Égypte dès le III^e s. av. J.-C.¹¹. Cette évolution s'explique par un usage profane croissant, qui peut être de nature administrative, militaire ou artisanale ; dans ce dernier cas, un tel

usage semble aller au-delà des simples besoins du temple, avec des signes d'une implantation d'une population hellénisée, ou tout au moins d'une population dont les pratiques s'apparentent à celle d'une population hellénisée, telles que l'usage des bains collectifs ou la pratique du symposium.

L'étude de la culture matérielle grecque de la Vallée thébaine s'inscrit donc dans un double contexte. Un contexte local avec la question de l'implantation et du développement d'une communauté nouvelle sur les rives thébaines ; un contexte commun à toute l'Égypte avec la question de la cohabitation dans un même espace – celui des temples – de deux cultures différentes.

La communication de Monique Bouquet, qui constitue à la fois une entrée dans le volume et en Thébaïde, repose essentiellement sur des sources textuelles et propose la perception que les Grecs ont eue de la Thébaïde dans les premiers siècles de la période qui nous intéresse. À partir du récit d'Hérodote, elle s'attache aux connaissances géographiques et ethnologiques relatives à cette région et à la valeur même que l'on peut attribuer à ces connaissances. Cette étude met en valeur l'intérêt que peut représenter la Thébaïde aux yeux d'un Grec du V^e s. et sa perception de la culture locale, entre autre matérielle.

La culture matérielle grecque en Thébaïde est étudiée dans ce volume selon plusieurs axes qui se recoupent dans les différentes communications. Il y a un premier souci d'établir une définition de cette culture matérielle grecque en Thébaïde. Deux grands types peuvent être distingués : les produits importés du monde grec¹² et les produits fabriqués localement avec, notamment pour ce qui est de la céramique¹³, des argiles alluviales et marneuses proprement nilotiques mais aussi avec des formes imitant les prototypes grecs. Cette imitation peut être maladroit¹⁴ ou, au contraire, aboutir à une production très proche, par sa qualité et sa forme, de celle du monde méditerranéen¹⁵.

Le deuxième axe est l'établissement d'une chronologie des attestations de cette culture matérielle grecque. Il s'agit, à la fois, de mesurer le rythme de pénétration de ces artefacts dans la vallée¹⁶, ou plus généralement en Haute Égypte, et de préciser cette échelle afin de transformer les marqueurs de cette culture matérielle, particulièrement pour la céramique¹⁷ et la numismatique¹⁸, en jalons chronologiques.

Le troisième axe est consacré à l'étude des pratiques auxquelles renvoie cette culture matérielle. On peut en effet se demander dans quelle mesure ces pratiques reflètent l'identité culturelle



des communautés en place. Certains éléments, comme les vases liés au service du vin, les bains ou encore les masques de théâtre¹⁹, peuvent être des marqueurs probables de la présence d'une population soit grecque soit fortement hellénisée. Des éléments de culture matérielle grecque sont cependant aussi présents, au début de notre période, dans un milieu sacerdotal égyptien qui ne manifeste pas de signe tangible d'hellénisation²⁰ : d'un point de vue méthodologique, la présence de culture matérielle grecque comme signe d'une population grecque ou hellénisée doit donc être questionnée. Le fait que la production locale dépasse (quantitativement) de loin les importations grecques, mais en imitant des prototypes grecs, peut également être un signe de l'identité de leurs usagers²¹.

Le quatrième axe, qui découle du précédent, est celui de l'utilisation de cette culture matérielle grecque pour étudier l'évolution des *téménè* de la Thébaidé. Les espaces sacrés ayant été les mieux préservés et ayant été les plus fouillés, ces découvertes de culture matérielle grecque dans un contexte *a priori* non grec pourraient s'expliquer par les seuls aléas de l'archéologie. Cependant, cette culture matérielle trouvée dans le contexte des temples égyptiens ne témoignerait-elle pas aussi d'une évolution des usages de ces espaces avec l'implantation de communauté et/ou d'activité étrangère aux traditions sacerdotales locales ? Il faut évidemment

prendre en compte le changement induit par la conquête macédonienne et la constitution d'un État gréco-macédonien sur les rives du Nil. Ce contexte permet de comprendre l'évolution des *téménè*, à partir du III^e s. av. J.-C., précisément pour ceux de Karnak et de Médamoud, avec la présence d'une communauté hellénisée, d'après les pratiques culturelles grecques (bains), les activités économiques et administratives liées à la couronne macédonienne (frappe de la monnaie)²². Ce type d'occupation se démarque de l'habitat au sein des temples connu au début de la période qui s'inscrit pleinement dans un contexte culturel égyptien²³. Cette évolution amène à s'interroger sur les modalités de la cohabitation au sein d'un même espace de la fonction première, culturelle, des *téménè* avec des fonctions de nature plus profane. La problématique n'est pas complètement nouvelle : les temples égyptiens étant les « centres de la vie publique » (Quaegebeur, 1979, p. 716), ils concentrent des activités de nature administrative. La nouveauté, est que si les temples restent d'un point de vue structurel le centre de l'administration du territoire, les infrastructures administratives ne bougeant pas ou peu, ils ne sont plus des centres de pouvoir. Depuis l'époque saïte (VI^e s. av. J.-C.), l'administration royale tend à remplacer celle des temples : le phénomène s'accélère avec la dernière dynastie égyptienne, les Nectanébides, et l'instauration de la monarchie lagide (Agut, Gorre, 2015).

NOTES

1. Du fait de l'état actuel de la recherche et du matériel, nous nous sommes concentrés sur Karnak et ses environs explorés par l'Ifao et le CFEETK. L'avancement des travaux des autres équipes archéologiques présentes dans la vallée ne permet pas d'inclure leur résultat dans la présente étude à l'exception de l'équipe hongroise en mission au Tell Assasif, voir SCHREIBER, 2014.
2. La question de l'implantation des communautés grecques hors de Grèce est l'objet d'une importante bibliographie récente, voir AVRAM, 2012; MARTINEZ-SÈVE, 2012; BOILLET *et al.*, 2012; BOUFFIER *et al.*, 2012.
3. Sur les questions que soulève cette notion d'hellénisation, voir MOYER, 2011; STAVRIANOPOULOU, 2013.
4. L'importance de la Basse Égypte n'est pas une nouveauté de l'époque grecque. Depuis la Basse Époque ce n'est plus désormais dans la Vallée du Nil que se trouve le centre de gravité du pays (voir BUTZER, 1975, col. 1050). Le Delta est la région que les Grecs connaissent le mieux : c'est là qu'ils sont le plus anciennement et le plus massivement implantés, en attendant la mise en valeur

du Fayoum; les visiteurs venant de la Méditerranée dans leur tour du pays se contentent souvent de se rendre dans le nord du pays, ne descendant pas plus au sud que Memphis et le Fayoum, comme Hérodote (voir YOYOTTE, 1994, p. 695) ou, tout au moins, s'attachent surtout au nord du pays comme Strabon (voir YOYOTTE *et al.*, 1997, p. 214, à propos de « l'importance bien hellénique attachée à Alexandrie et le Delta »). De même, Manéthon dans ses *Aegyptiaca* s'intéresse essentiellement à Memphis, ne faisant référence qu'une fois à la région thébaine avec les colosses de Memnon (voir MENDELIS, 1998, p. 151).

5. L'analyse de PRÉAUX, 1936, qui décrivait ainsi la Thébaidé comme un bastion de la résistance « égyptienne » contre le pouvoir lagide, est sérieusement nuancée par VEÏSSE, 2004, p. 237-242. Sur l'idée que Thèbes, plus précisément ses temples, constitue un « conservatoire » des traditions pharaoniques à l'époque hellénistique, voir l'éclairant ouvrage de KLOTZ, 2012.
6. L'idée d'une présence affirmée anciennement en Moyenne Égypte, et ce avant même la conquête macédonienne, peut être illustrée par les études sur

la tombe de Pétosiris à Hermopolis. Pour le débat sur la nature de la décoration de cette tombe, voir la réimpression de l'ouvrage de G. Lefebvre de 1924, consacré au tombeau de Pétosiri, ainsi que la couverture photographique du décor de l'édifice par CHERPION *et al.*, 2007; voir aussi les publications plus récentes de SUTO, 2005, et de BADOUD, 2007, p. 253-254.

7. Selon la base de données Trismegistos, la comparaison avec l'Arsinoïte, qui est la région où la documentation papyrologique est la plus abondante, illustre clairement la situation. La comparaison avec un autre nome donnerait une même image, avec un écart toutefois moins marqué.
8. D'autres sites ont fait l'objet de colloques semblables à celui consacré à Thèbes, notamment celui d'Edfou, voir CLARYSSE, VANDORPE, 2003.
9. VLEEMING, 1995, p. 12 : « *The residential areas of the town must now be deemed to be irrevocably lost.* »
10. Le cas le plus célèbre est le temple de Louxor qui doit justement son nom actuel à cette réutilisation, voir EL-SAGHIR *et al.*, 1986; CHARLOUX *et al.*, 2012.



11. Pour une discussion de ces données, voir GORRE, à paraître, a et b.
12. Voir les communications d'A. Masson, de C. Defernez, de Fr. Gantès et d'A. Marangou dans ce volume.
13. Voir la communication de S. Marchand.
14. C'est le cas de la production monétaire, voir la communication de Th. Faucher.
15. C'est le cas pour la construction et la décoration des bains, voir les articles de B. Redon et A.-M. Guimier-Sorbets. Les résultats des recherches de ces deux auteurs, qui ont fait l'objet de plusieurs publications (BOUSSAC *et al.*, 2009), sont ici recontextualisés dans la seule perspective de l'étude de la culture matérielle grecque dans la Vallée thébaine.
16. Voir les articles de Fr. Gantès et A. Marangou.
17. Voir les communications de C. Defernez et S. Marchand.
18. Voir la communication de Th. Faucher et de G. Gorre.
19. Voir les communications de Z. Barahona-Mendieta, B. Redon et A.-M. Guimier-Sorbets.
20. Voir la communication de A. Masson.
21. Voir la communication de S. Marchand.
22. Voir les communications de Z. Barahona-Mendieta, Th. Faucher, G. Gorre, A.-M. Guimier-Sorbets et B. Redon.
23. Voir la communication de A. Masson.

